

Pauvres petits !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203169>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les cruautés du calembourg. — Plusieurs personnes viennent de m'assurer que je suis trompé, disait un mari à sa femme.

— Tue-les, mon ami, tue-les.

Il y a temps pour tout. — Sept heures du matin. Un individu s'approche de l'étalage d'un fripier, saisit habilement un coquemar et s'enfuit.

— Hé, là ! arrêtez ; ce coquemar est à moi, s'écrie le propriétaire de l'objet volé.

Survient un agent de police. Le propriétaire du coquemar l'appelle.

— Dites donc, m'sieu l'agent, arrêtez cet homme, il vient de me voler.

— Oh ! ma foi, c'est votre affaire. Je suis de relevée. J'ai veillé toute la nuit ; je vais déjeuner.

Chansons des grenadiers.

AU RETOUR DE L'ÉCOLE MILITAIRE

I

GRENADIERS, chers camarades,
Retournons dans nos foyers,
Moustache, sabre et grenade
Ils sont cueillis nos lauriers.

Au bord de l'Orbe écumante
Comme aux rives du Talent,
Nous attendent nos amants,
Nos amis et nos parents.

II

Ferme les portes, caserne,
Que jamais dans tes réduits,
Visite ne nous concerne
C'est notre vœu d'aujourd'hui.

Ah ! la fourche et la faucille
Ont plus d'attraits pour nos cœurs,
Que la prison et sa grille
Et la morgue d'instructeur.

III

Mais pour toi, bon capitaine,
Et vous tous, nos lieutenants,
Croyez la chose certaine
Nos regrets sont différents.

Ah ! l'écho de nos montagnes
Répétera aux alentours,
Dira qu'en cette campagne
Nos conquêtes est votre amour.

IV

La plus vive gratitude
Suivra notre bon major,
Lui qui fit sa douce étude
D'atténuer tous nos torts.

Qu'il reçoive ici le gage
De nos cœurs reconnaissants,
Toujours nous rendrons hommage
A ses nobles sentiments.

V

Maintenant, chers camarades,
Qu'il faut bientôt nous quitter,
Ensemble prenons un verre
Avant de nous séparer.

Que chacun dans cette attente
Va rejoindre ses foyers,
Chante en chœur, l'âme contente
Vive et vive les grenadiers.

(Vieille chanson communiquée par M. Grobétty,
à La Cure.)

Têtes neuchâtelaises.

AU CONCERT

CONCERT du virtuose Sarasate, grande salle des conférences. Public de pensionnaires et de duègnes. Quelques messieurs en noir et quelques dames « bien ».

La salle se remplit. Auguste, étudiant, escorté de ses deux sœurs, qui sont accompagnées elles-mêmes d'une amie, vient de s'asseoir. Il réserve, à sa gauche, une place destinée à une amie... de l'amie.

Survient un gros bourgeois. Le dit bourgeois possède un ventre de mastodonte avec un nez de buse. Il s'approche d'Auguste et fait mine

de s'asseoir. Sa femme, épaisse comme lui, le suit à petits pas.

AUGUSTE, *posant la main gauche à plat sur l'espace libre.* — Mille regrets, monsieur, la place est gardée.

LE GROS HOMME, *bougonnant.* — Est-ce que vous vous f... de moi ?

AUGUSTE, *avec un léger sourire.* — Oh non, monsieur...

LE GROS HOMME, *autoritaire, à sa femme.* — Lydie, j'irai derrière. Toi, assieds-toi là !

AUGUSTE, *in petto.* — Puisque c'est une femme ! (Il ôte sa main.)

Madame s'assied et s'occupe à ranger ses bijoux.

A ce moment, Auguste se retourne et aperçoit un ami qu'il attendait et qui le cherche du regard.

Il se penche vers sa sœur : « Dis, Madeleine, voici Georgy. Veux-tu que nous lui fassions une petite place ! »

Mais la grosse dame a tout entendu. Elle s'exclame : « Ah ! c'est comme ça ! Il n'y avait pas de place pour moi, et vous en auriez pour ce monsieur ! Non, jamais de la vie, je ne me gênerai pas. »

AUGUSTE, *aimable.* — Oh, madame, ne vous dérangez pas, je vous prie.

Georges arrive. Auguste et Madeleine se sont serrés un peu pour lui faire place. Il s'installe à son tour. A ce moment, le gros homme, qui s'est casé tout juste derrière eux, dit à sa femme, tout haut :

— Sacrebleu ! il y a des gens qui n'ont pas d'éducation !

PAYSAN DU SEYON.

Les échos du passé.

« Celui qui a été opprimé injustement, celui qui a en sa faveur l'équité, la justice, les lois civiles, les lois politiques et, par dessus tout, une bonne conscience, a, il me semble, des armes bien victorieuses et bien autrement supérieures à celles du pouvoir. La prison n'épouvante que l'homme craintif ; l'homme sensible et honnête, qui a été exposé à ce désagrément pendant une seconde, ne peut et ne doit pas changer par la durée plus ou moins grande d'une captivité, qui ne peut le déshonorer, parce que l'abus du pouvoir est impuissant pour flétrir ceux qui l'éprouvent injustement. »

FRÉDÉRIC-CÉSAR DE LA HARPE.

(Lettre à M. Faure, docteur en droit, à Rolle.)

Au café. — Garçon, quel vin venez-vous de m'apporter là ?

— C'est de l'Yvorne, m'sieu.

— De l'Yvorne !. . . Dites-moi, est-ce son nom de famille ou son nom de baptême ?

Où l'on est bien. — Un gremlin, exécuté de tout son village, se décide enfin à émigrer.

Pour partir, il lui faut un certificat de bonnes mœurs.

Désireux de se débarrasser de lui, on lui fait un certificat en conséquence.

Alors le gremlin, après avoir lu :

— Puisque je suis aussi estimé que ça, je me décide à rester.

La locomotive-baromètre.

La pluie est d'autant plus à craindre que l'air est plus chargé d'humidité : c'est une vérité à La Palisse.

Si donc on voit le panache de vapeur qui sort de la locomotive rester longtemps en suspension dans l'air, sans s'y dissoudre, la pluie est imminente. La vapeur se dissipe-t-elle au sortir de la cheminée, c'est que l'air est sec ; le beau temps est assuré.

Lo martsaud et l'avâoglyo.

DJAN Sublyet, lo martsaud de la Tsaux, su Cossené, savai gaillâ bin djuvi d'la clarinette. L'allavé de coutema avoué doû de sè z'ami : ion que djuvive de la basse, et l'autro, David Hofre, qu'irè avâoglyo et que djuvive dâo violon, fèrè musica de danse po lè dzoû-venè dzein. Cauquie yâdzo, l'allâvont tantie ai z'inveron de Romont po lè bènechon. On yâdzo dan que l'étant zu à la bènechon de Morleins, ào canton de Fribou, s'arètaront, ein revegnient, à 'na pinta de Chin-Cherdzo, po sè reposâ on bocon ein medzeint ôquie et ein bevessin on verro. L'iront dza lassâ ; l'avant fam et sâ, quiet ! Quand l'est qu'on a djuvi doû dzo, tot ein éteint bein suagni, de bairè et de medzi, et que faut recommenci la via de ti lè dzo, on a on bocon de tzaropiondze assebin. Ma fai, sè front apportâ demi-pot de Lavaux ; mà lo carbatier deze à Sublyet que n'avant onco rein de tsè de couete ; que ne pouavè l'âo baillî quie dâo pan, de la toma et on poû de sâocece ào fèdzo que restâvè dû lo dzo dévant.

— Eh bin, apportâ cin que vo z'ai, que rponde l'autro.

L'est bon ; mà lè dou cotien que véyant bi front medzi la toma qu'ire on bocon chète à l'avâoglyo et ruparont lo bet de sâocece. A n'om momint, David l'âo fe dinsé :

— On chin diâstramin la sâocece per tye.

— Pardieu oi ; l'est ellyâu monsu, à l'autra trablya qu'ein medzont ; se t'ein vâo, n'ein demanderein.

— Ao bin, na ; continlino à noûtra toma ! Faut portant que lly'aussè dai dzein qu'ant poû de çoncheinche po agi dinsè avoué on poûro diâblyo. Mâ n'est pas lo tot ; atiutâ lo rêchto :

Ai z'inveron d'Etsalins, dévessant passâ per on boû de tsâno, ein sèvessin on chindâ que travèssavè on petit ru que n'avai meint de pont et que fallai châtâ, David Hofre cognessai çf chindâ et lo ru ; mà fut tot parai d'obedzi de derè à sè camerâdo de l'averti quand fouedrait châtâ.

— N'ausse pas pouaire, que lai fe lo martsaud, ne lai sin binstoù.

Et lo mimè lo poûro avâoglyo dévant on gros tsâno et lai dit :

— Ora, David, eimbruie-tè et châtâ pîrè !!

Yo vo z'arâ fallu vèrè lo poûro diâblyo s'eimbruî, châtâ, s'einmouetèlâ contrè lo tsâno et retsezi ein derâ su son tyu, yô resta on moeint sein budzi ! A la fin, sè relèva ein criant ai doû z'autro, qu'avant onco lo tyeu de rirè de l'âo pouta farça :

— Dieux, cotiens, bregands que vo z'itè ! Vo z'arâ portant pu m'échtraupia, m'assommâ, mè brezi on mimbrou, ào mimameint épècllya mon violon ein millè brequè ! Ah ! la vo gardo, sta-ce !

— Eh, t'â bein su cheintrè la sâocece ; t'arâ bein du cheintrè lo tsâno ! que lai repond lo martsaud.

Ma fai quiet ? Lo poûro David Hofre fut bein d'obedzi de sè rabonnâ et de profitâ de sa dieuza de compagni po pouai sè reintornâ tsf li, et djuvi ein aprî po lè dzoûvenè dzein. Cà, de biô savai que l'irè tot son pplyési, li que n'ein pouavè mein avai d'autro. J. L. +

Pauvres petits ! — Cueilli dans la *Feuille d'Avis* d'un canton voisin :

« On demande une femme de chambre pouvant s'occuper des enfants, de 25 à 30 ans, pour le midi de la France. »

Embarras. — Samedi dernier, à la soirée de l'Union chorale.

Nos sociétés ont coutume de convier, à l'entracte, leurs invités et la presse à une petite collation, debout. On y choquo des verres ; on y grignotte de succulentes « salées » ; on y échange force compliments.